

ENCRE NOIRE, PLOMB FONDU ET PAPIER JOURNAL

Par Jean Contrucci

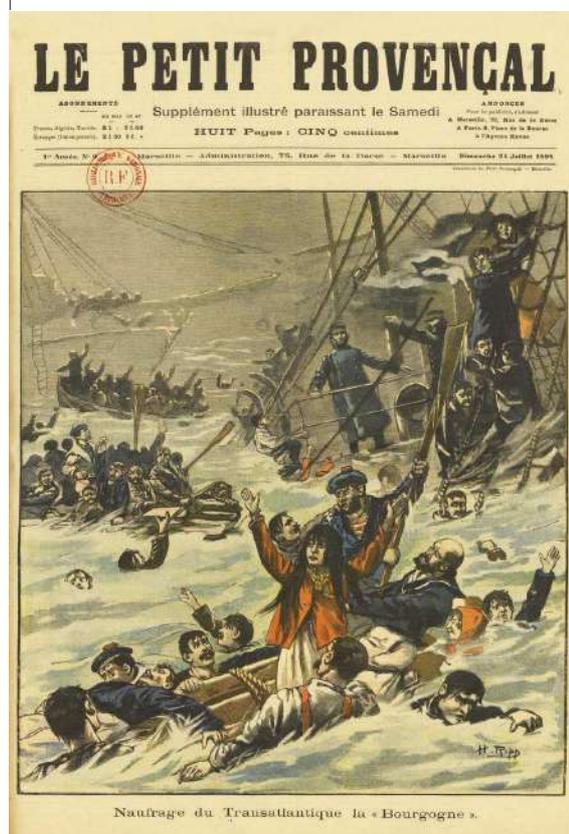
Avant de devenir un endroit à la mode aux terrasses branchées, le cours d'Estienne-d'Orves fut pendant plus d'un siècle le quartier de la presse où se côtoyaient les grands quotidiens marseillais.

Je vous parle d'un temps que les moins de 60 ans n'auront pas pu connaître. Rive-Neuve en ce temps-là était encore défigurée par les trois étages du parking « aérien » du cours d'Estienne-d'Orves, édifié en 1967 par la compagnie Shell pour loger 370 voitures sur le tracé en forme de U majuscule qui avait été celui de la darse permettant aux galères du Roi-Soleil de quitter l'Arsenal pour aller s'amarrer aux quais du Lacydon.

Malgré cette balafre hideuse [1] défigurant l'harmonie des façades des immeubles XVIII^e siècle qui avaient abrité les entrepôts des négociants d'antan, c'était un quartier vivant, un vrai quartier de Marseille avec son marché, ses bistrotts, ses magasins de proximité, ses écaillers, ses figures, ses célébrités locales, tel Richelieu, authentique clochard qui jurait (même à jeun) descendre en droite ligne du terrible cardinal. Les peintres provençaux, autour de la ronde et courte silhouette de Pierre Ambrogiani, intronisé malgré lui chef d'école, en avait fait une sorte de Montmartre-sur-mer en perchant leurs ateliers dans les immeubles bordant le cours d'Estienne-d'Orves et les rues adjacentes. Le bar Le Péano était leur Académie joviale, colorée et sans façons.

Mais Rive-Neuve, c'était aussi, c'était surtout le quartier de la presse. Si bien qu'outre les senteurs maraîchères, poissonnières et anisées qui flottaient dans l'air, on y fleurait l'encre fraîche, le plomb fondu et le papier journal.

Illustration de H. Ripp, juillet 1898. © Bibliothèque Nationale de France



Ce dernier servait le plus souvent - lecture faite - à emballer les reliefs des deux premières. Par les hasards de l'Histoire et des événements, les trois grands journaux quotidiens de Marseille s'étaient regroupés comme une couvée de canards sur la rive sud de ce qui était encore, à leur arrivée, le quai du Canal [2].

L'ancêtre (1868) et le plus important en diffusion, était *Le Petit Marseillais*, à ses débuts journal républicain modéré. Il s'était installé en bordure de la branche majeure du canal, dans les eaux douteuses duquel le bouillant député rouge Bernard Cadenat, qui fut maire de Marseille [3], avait jeté un jour le rédacteur d'un article qui lui avait déplu.

En 1898 vint le rejoindre *Le Petit Provençal*, d'obédience socialiste - dont une des plumes était le poète Clovis Hugues - s'installant au débouché de la rue de la Darse [4] sur la rue Breteuil. Il avait fait son nid dans la « dent creuse » de ce qui avait été naguère un théâtre : les deux cariatides soutenant le balcon du premier étage au-dessus de l'entrée du 75, rue Francis-Davso en attestent encore. Cette originalité donnait aux locaux du journal leur singularité : le « marbre » où se montaient, avant impression, les colonnes des pages du journal en cours de fabrication, était installé

[1] Heureusement détruite en 1987 après un combat de dix années conduit par l'éditrice Jeanne Lafitte. [2] Son appellation officielle était quai de la Douane ; il fut comblé en 1927. [3] De 1910 à 1912. [4] Rue Francis-Davso, chef F.T.P., depuis 1945.

à la place des fauteuils d'orchestre, avec les linotypistes chargés de transformer les articles manuscrits en lignes de caractères en plomb. Chargées d'encre toute fraîche, elles iraient bientôt impressionner le papier-journal. Les rotatives se cachaient dans les sous-sols et la cave, les bureaux s'entassaient à l'emplacement accueillant jadis les balcons et les loges de la salle de spectacle, les photographes occupaient « le paradis » sous les toits.

À la Libération (août 1944), la presse changea de mains et le ménage en grand fut fait. Les journaux « d'avant-guerre » accusés d'avoir fait preuve de trop d'indulgence envers l'occupant allemand ou le gouvernement de Vichy, changèrent de noms et de directeurs du jour au lendemain. *Le Petit Marseillais* devint *La Marseillaise*, d'obédience communiste, *Le Petit Provençal* rebaptisé *Le Provençal* par Gaston Defferre se proclama « organe des patriotes socialistes et républicains », avant de se réclamer plus largement de la gauche non communiste au gré des alliances politiques de son redoutable patron. Les deux frères ennemis se regardèrent donc en chiens de faïence à quelques mètres de distance jusqu'en 1974, date à laquelle Gaston Defferre embarqua *Le Provençal* et son concurrent de droite *Le Méridional* pour Arcenc, sous le même toit du Centre méditerranéen de presse - où des rotatives plus modernes les avaient précédés depuis quinze ans - laissant

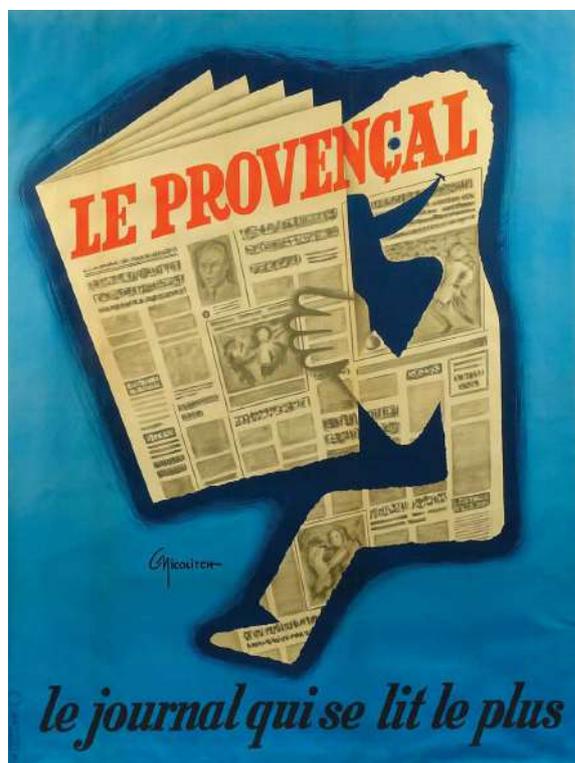
orpheline *La Marseillaise*, dernier témoin de l'époque glorieuse où la presse papier donnait au quartier son cachet particulier.

Entre temps, après la Libération, après avoir erré des Réformés à la rue Sainte, où se trouvait avant-guerre le siège de *Marseille-Matin*, porte-voix de Simon Sabiani et de la droite extrême, *Le Méridional*, issu du MRP et des Indépendants, était venu rejoindre ses confrères en s'installant... entre les deux, à l'angle de la rue Breteuil, tel l'arbitre séparant les pugilistes. Ajoutons-y *Le Soir*, complément vespéral du *Provençal*, pour réaliser qu'outre la population « indigène » du quartier, c'était à Rive-Neuve dans un quadrilatère de moins de 100 m. de côté que l'on croisait la plus grande concentration de gens de la presse de tout Marseille.

Une chaîne humaine

Les journalistes - on dit rédacteurs dans la profession, qui distingue les *assis* à qui on apporte l'information et les *debout* qui vont la chercher sur le terrain - n'étaient que la partie visible de l'iceberg de la presse. Le profane ignorait que dans les entrailles du siège grouillait jour et nuit une armée de travailleurs sans qui les reportages de la rédaction seraient restés lettre morte : linotypistes, monteurs, titreurs, clicheurs, rotativistes, expéditionnaires, transporteurs, équipes de jour et de nuit - sans oublier les correcteurs (*les Pébrons*) - gardiens vigilants de l'orthodoxie orthographique et syntaxique. Tous étaient des « Ouvriers du Livre », cette aristocratie prolétarienne, si l'on ose cet oxymore. On les reconnaissait à leurs ongles définitivement en deuil, leurs blouses bleues maculées d'encre et leur amour du métier. Ajoutons aussi « à leurs grandes gueules », car ils travaillaient en permanence dans le bruit.

Ils avaient le don, acquis par l'expérience, de savoir lire de droite à gauche les lignes de caractères de plomb placés à l'envers sous leurs yeux, à la même vitesse que nous les lisons à l'endroit de gauche à droite. Le saturnisme sournois les guettait, comme tous ceux qui manipulent ou inhalent en permanence les poussières de plomb, mais ils le combattaient vaillamment en buvant du lait (alternant avec le pastis, si l'on veut être fidèle à la vérité historique). Tous ces gens, ces métiers divers qui se côtoyaient sous le même toit, toutes ces compétences, ces multiples labeurs coordonnés, cette chaîne humaine, étaient soudés par une rigueur minutée tendue vers le même but : que le journal tombe à temps, après être passé par la gueule ouverte de la rotative, qu'on entendait gronder dans le sous-sol de l'immeuble, dévorant son aliment quotidien : ces tonnes de



Affiche de Georges Nicolitch, vers 1960. © collection privée

papier qu'elle recracherait sous forme de journaux imprimés, emballés, emportés par tous les temps grâce à une flotte de camionnettes vers les points de vente de toute la région, à l'heure dite, afin que le lecteur trouve, avec son café noir devant le comptoir d'étain ou sur les rayonnages du kiosque, le journal frais du jour.

La nuit avait beau être dans sa phase la plus noire, il y avait toujours trois phares qui brillaient en permanence sur Rive-Neuve pour accueillir le noctambule ou l'égaré : les sièges des trois quotidiens marseillais. Chacun avait sa couleur politique, nuance dont se moquaient aussi bien les journalistes que les Ouvriers du Livre qui fraternisaient dans les annexes officielles de leurs journaux respectifs : Le bar du Cadratin, La brasserie Pavillon ou l'incontournable Péano pour n'en citer que quelques-uns.

Des journaux politiques

Ces journaux, qualifiés « *de province* » par leurs confrères parisiens, n'étaient pas que des organes d'information. Ils étaient les instruments dociles de l'engagement politique de leurs patrons. Le mot ne désignait pas leurs rédacteurs-en-chef, mais ceux qui en étaient les véritables maîtres. Gaston Defferre se faisait communiquer chaque soir le contenu du *Provençal* du lendemain, l'armateur Jean Fraissinet veillait à l'orthodoxie bien-pensante du *Méridional* et le député François Billoux à ce que *La Marseillaise* reflète à la lettre les consignes venues de Moscou. Ce qui donnait aux soirées électorales une saveur particulière au fur et à mesure que tombaient les résultats des municipales ou des législatives. Le cours d'Estienne-d'Orves devenait alors un champ de foire où chaque camp proclamait à sons de haut-parleurs les noms des vainqueurs, quand les élus du premier tour n'arrivaient pas portés en triomphe sur les épaules de leurs camarades en liesse.

Même ambiance de kermesse quand tombaient les résultats du baccalauréat, que les linotypistes avaient la prérogative de connaître avant même les candidats, puisque le Rectorat les leur communiquait la veille de l'ouverture des centres d'examens où ils étaient officialisés, afin qu'ils fussent publiés dans le journal du lendemain. Une fois saisies les longues colonnes des noms des lauréats - dont tout Marseille prendrait connaissance à l'aube - les listes des heureux reçus étaient placardées sur les façades des trois quotidiens devant une troupe juvénile et fiévreuse, abrégeant ainsi ses angoisses de plusieurs heures. Alors, le cours d'Estienne-d'Orves se transformait spontanément en champ clos d'un monôme géant qui se prolongeait tard dans la nuit. En ces temps sans télévision (ou presque), sans réseaux sociaux, le journal local devenait la source privilégiée de l'information de proximité. Il n'était pas rare

Affiche d'André Bermond, 1946. © Collection privée



qu'on vînt s'informer devant l'entrée du siège de l'un des trois quotidiens éclairés *a giorno* du classement de l'étape du jour du Tour de France, calligraphié à la craie sur des ardoises géantes.

Ce temps n'est plus. Le cours d'Estienne-d'Orves ne fleurit ni le légume ou le fruit de mer, ni l'encre d'imprimerie. Les Ouvriers du Livre exilés à Arenc ont troqué leurs blouses bleues pour des tenues blanches de laborantins. Chacun à son étage, les journalistes ne les croisent plus. Les vieilles rotatives ont cessé d'ébranler les vénérables façades du quai du Canal. On y remarque moins l'odeur du pastis que celle de la bière où les terrasses géantes du cours accueillent les amateurs *d'after*, de nouveaux *spots*, ou de *place to be*, appellations qui auraient valu jugement sans appel de la part des Pébrons.

Faut-il regretter le temps des partisanes, des typographes et des reporters ? Ou bien se faire une raison, comme le poète Jean-Roger Caussimon si bien mis en musique par Léo Ferré : *On laisse la place et c'est normal / Chacun son tour d'aller au bal / Faut pas qu'ça soit toujours les mêmes ?*

À vous de juger...